



ISSN 1866-5268

ISSN en ligne 2261-2750

## Descola, l'aurore d'une trans-histoire écologique

Jacques Demorgon

Université de Reims, France

j.demorgon@wanadoo.fr

Reçu le 22-04-2021 / Évalué le 02-06-2021 / Accepté le 28-06-2021

### Résumé

Quatre objectifs. 1./ Faire le lien entre les événements problématiques - pollutions et pandémies planétaires multiples, évolutions critiques des climats - et nos modalités d'existence sans égard au donné naturel et culturel. 2./ D'où l'urgente nécessité face à la globalisation économique d'une globalisation supérieure. C'est ce que nous offre Philippe Descola avec son écologie ontologique entière et première, fondatrice d'une « politique de la terre et du Cosmos » 3./ Il faut comprendre cette écologie dans son étendue, sa profondeur, sa méthode inventive. Recherche empirique et recherche structurale se croisent. De même recherche historique et recherche systémique. On est bien dans le 3e régime de science qui réunit objet et sujet, fait et valeur, moyen et fin. 4./ D'où cette trans-histoire destinale qui se recentre sur le destin de la planète au cœur des aléas du cosmos et des humains. En se donnant le projet néoténique d'une « écologie, économie, éthique ».

**Mots-clés :** Analogisme, animisme, anthropologie, capitalisme, Chine, Covid-19, culture(s), écologie, économie, éthique, ethnologie, naturalisme, néoténie, non-humain(s), *oikos*, ontologie, pandémie, politique de la Terre, structuralisme, totémisme

### Descola, an der Schwelle zu einer übergreifenden ökologischen Geschichte

### Zusammenfassung

Der nachfolgende Artikel verfolgt vier Ziele : 1./ Den Zusammenhang aufzuzeigen von problematischen und gefährlichen Entwicklungen wie Umweltverschmutzung, Pandemien, Klimawandel und unserer Lebensweise, die auf die Naturabläufe und Kulturelle Prozesse keine Rücksicht nimmt. 2./ Es ist fringend notwendig, von der wirtschaftlichen Globalisierung auf die Globalisierung einer höheren Ordnung umschalten ; und so präsentiert ins Philippe Descola seine ganzheitliche Ökologische Ontologie, die zu einer neuen « Politik der Erde und des Kosmos » führt. 3./ Diese Ökologie gilt in ihrer gesamte Breite und Tiefe mit seiner neuartigen Methode zu erfassen, in der sich empirische und strukturelle Forschung, historische und systemische Ansätze überlappen. Wir befinden uns also im dritten Stadium der Wissenschaft, welche Objekt und Subjekt, Tatsachen und Wertvorstellungen, Mittel und Zweck in sich vereint. 4./ Hieraus folgt eine Zielbestimmung, die über

die (lineare) Geschichtsschreibung hinausgeht und sich auf das Schicksal unseres Planeten und der Menschheit innerhalb des Kosmos fokussiert : Eine «Trans-Historie», die sich noch in der Planung für eine Disziplin «Ökologie, Ökonomie, Ethik» befindet.

**Schlüsselwörter:** Analogismus, Animismus, Anthropologie, China, Covid-19, Ethik, Ethnologie, Kapitalismus, nicht menschlich, Naturalismus, Neotenie, ökologie, Ökonomie, *Oïkos*, Ontologie, Pandemie, Politik für die Erde, Strukturalismus, Totemismus.

## Descola and the Dawn of Ecological Trans-history

### Abstract

1./ To show the link between problematic events such as environmental pollution, global pandemics, climate change and our way of life usually unrespectful both of nature and cultural conditions. 2./ From this it follows that there is an urgent need to switch from a global economy over to a superior economy. In this vein Philippe Descola presents his first holistic ontological ecology, thus laying the base for « a policy in favour of earth and cosmos. 3./ This ecology is to be understood comprehensively, both in its dimensions and its new inventive method : combining empirical research and structuralism with historical and systemic approaches. We are thus ushered into the third stage of science which links object and subject, facts and values, ends and means. 4./ Hence his destined trans-history focussing on the destiny of planet earth exposed to cosmological hazards and human influence. He thus provides us with a neoantiental project «ecology, economy,ethics».

**Keywords:** Analogism, animism, anthropology, capitalism, China, covid-19, ecology, economy, ethics, ethnology, naturalism, neoteny, non-human, *oïkos*, ontology, pandemy, policy / politics for planet earth, structuralism, totemism.

### 1. Descola. L'écologie transhistorique en 4 ontologies

En temps de pandémie planétaire, de pollutions extrêmes et de bouleversement climatique aigu, l'œuvre de Philippe Descola devrait être notre viatique. Il ne regarde pas à la dépense. Il mobilise l'histoire et la préhistoire. Bien plus, Descola (2017 : 112) « dés-historicise » l'histoire dont les contenus libérés de leur temporalité peuvent contribuer à la création d'un meilleur avenir. Les grands concepts « nature et culture » ne sont pas de bons guides. Ils éblouissent par leur ampleur et leur opposition. Ils détournent des tragédies entre tout l'humain et tout le non-humain. Ils camouflent des zones de « non-droit » en zones de droit d'user sans égards de la nature. C'est cela que Descola nomme le « naturalisme », notre mode d'identification des êtres humains et non-humains, notre ontologie (connaissance des êtres) de prétendus modernes. Conception mutilée et mutilante de la nature.

De même le « culturalisme » mutile la culture. Des apprentis-sorciers se disputent une totalité jugée rare au lieu de répondre à leur vocation d'*homo-sapiens* : apprivoiser l'infini. Descola n'enclenche là aucune théorie du complot. Les humains dominants savent ce qu'ils veulent et ce qu'ils font mais ne pensent pas ce qu'ils sont écologiquement. C'est la 1<sup>ère</sup> fois que cette analyse est faite avec cette profondeur et cette ampleur grâce à Descola. Bien avant le naturalisme, les « ontologies » écologiques, d'abord d'origine préhistorique - totémisme et animisme - ont été produites et découvertes sans que leur intelligence véritable puisse être acquise. Entre ces deux ontologies immémoriales en cours de disparition et le naturalisme, que s'est-il passé ? Un grand changement s'est opéré. Une systématisation de la domestication végétale et animale. Cette révolution néolithique a entraîné un accroissement des populations et la constitution consécutive de sociétés humaines de masse. Celles-ci ont vécu leur destin en inventant une autre ontologie écologique, « l'analogisme ». Comme les trois autres « onto-écologies », l'analogisme dépasse les lieux et les temps de ses inscriptions historiques qui sont l'Antiquité et le Moyen Âge planétaires. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Descola use du concept d'« ontologie » de façon renouvelée. Le terme implique l'impossibilité qu'une ontologie puisse être prisonnière de périodisations historiques. D'emblée, elle les transcende. C'est en ce sens qu'il parle de « dés-historicisation ». Les ontologies écologiques ne disparaissent pas quand s'amenuise leur domination. Gardant leur sens, elles contribuent encore de façon ou d'autre à la poursuite d'une trans-histoire écologique globale. Ainsi, la Chine est encore aujourd'hui tributaire de son analogisme trimillénaire et fait face à l'emprise que le naturalisme occidental exerce sur elle depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle (cf. 12). Les occidentaux ont nommé révolution le refus des dominés de perdre leur liberté. La Chine, privée de cette notion, l'a assimilée par analogie à son refus de perdre sa liberté. Descola précise que la 4<sup>e</sup> ontologie écologique a été baptisée (sic) par lui « analogisme » en raison de l'emploi étendu, profond, régulier de la logique analogique qui, par ailleurs, est universelle. La cause de cet emploi privilégié ? Les nouvelles sociétés massives d'alors étaient composées d'êtres multiples fort différents. Les analogies posées entre eux les référaient quand même à du « commun ». Ainsi, des analogies fonctionnelles hiérarchiques. À tout niveau et dans tout domaine, on a des rôles analogues de chef et de subordonné. L'analogisme quasi-planétaire a cependant laissé subsister nombre de communautés totémistes ou animistes. Ensuite l'ontologie du naturalisme a remplacé l'analogisme en Occident. Descola (2005 : 91-110) ne voit d'abord le naturalisme émerger qu'au moment où naissent les sciences modernes européennes. À y regarder mieux, il est là deux siècles plus tôt dans les représentations picturales. Quant à ses germes, ils sont présents au cœur de l'analogisme de la Grèce antique avec sa notion de *phusis* (φύσις) qui se constitue

en nature séparée. Cela s'engendre ailleurs avec l'autonomie de « la création » (équivalent de la nature) dans les trois monothéismes liés entre eux déjà sur un millénaire et demi. Descola constate que la recherche des prémisses du naturalisme ne cesse de lui faire remonter le temps. Et cela, même au-delà de la révolution néolithique, au cœur de l'animisme préhistorique. C'est paradoxal car ce qui apparaît c'est d'abord l'inversion entre les deux ontologies. L'animisme ne fait aucune différence quant à l'intériorité des êtres humains et non-humains. Tous ont une âme et c'est par elle qu'ils communiquent. Le naturalisme pose, au contraire, que l'intériorité humaine est sans commune mesure avec celle des non-humains. Cet anthropocentrisme radical annule la position animiste qui maintenait la communication entre humains et non-humains. Le mythe animiste dit clairement que tous les êtres à l'origine étaient semblables. Si humains et non-humains sont devenus différents en extériorité, la raison en est que les non-humains ont perdu certaines caractéristiques communes. L'intériorité se distingue en étant mise en avant comme ce qui sauve la possibilité encore d'un « commun ». Descola pose l'animisme comme un anthropogénisme : genèse de l'humain comme différent. Sauf qu'elle est (dé)placée au plan du « physique. Avec l'ontologie naturaliste, l'intériorité est réservée aux humains. L'anthropocentrisme du naturalisme s'est installé. Cet ensemble de prémisses du naturalisme depuis la préhistoire permet de comprendre son extrême prégnance et sa puissance de formatage indépendamment des moyens secondaires qui résultent de sa position dominante. Depuis un certain temps, les réflexions de beaucoup critiquent cette emprise naturaliste mais la vie de tous en dépend tellement au 1er degré que ces critiques peinent à déterminer une résistance en acte de qualité suffisante pour modifier l'état de fait.

## 2. « Oïkos » de l'économie et de l'écologie

Prenons un raccourci pour comprendre cette prégnance. Constatons la façon dont la « modernité » européenne procède à l'invention des mots qui nomment les données les plus importantes de notre vivre et de notre penser. Cette invention s'est faite à partir de la langue de la Grèce antique. Un imbroglia langagier fortement tissé se met en place. Comme il est toujours là, il peut même accompagner les apports si novateurs de Descola (2005 : 99-103). On peut partir d'une simple opposition *phusis et nomos* (φύσις, νομός), la nature et la loi. Déjà quelque peu étrange en elle-même puisque la loi, comme phénomène culturel, a l'air de se distinguer de la nature. Sauf que la nature n'est pas dépourvue de lois comme l'astronomie en témoigne depuis longtemps. Alors intervient le terme médiateur de *logos* (λόγος). Nous en avons hérité avec notre logique. Et aussi avec nos psychologies, sociologies, cosmologies, sciences de... qui concernent les lois régissant les divers domaines

du réel. Justement, le réel, quel est-il ? C'est un domaine global dont s'occupe l'ontologie et qui concerne tout l'être, tous les êtres, « humains et non-humains ». Mais, concrètement, les êtres humains ont toujours eu fort à faire avec un réel plus limité, proche, immédiat. Leur réel, c'est d'abord eux-mêmes et leurs activités situées à partir d'un habitat. Il les abrite d'un réel « naturel » plus vaste dehors dont ils espèrent mais qu'ils craignent aussi. C'est là qu'intervient, médiateur, un autre terme grec *oikos* (οἶκος). Ce chez soi, protecteur de l'instant et de la durée, où tout se décide et se met en place pour dominer le réel du dedans et du dehors. « *Oikos* » est toujours avec nous, du fait de sa transmission dans deux termes fondamentaux de nos vies d'aujourd'hui : l'éco-nomie et l'éco-logie (nommée seulement en 1866). Éco-nomie, lois de l'*oikos* dont la « loi du plus fort ». Il faut en effet un bon « chez soi » pour bien vivre et repousser les dangers. Éco-logie immémoriale, encore que toute jeune science de l'*oikos*. Économie, écologie : concurrence ou association pour un présent et un futur, problématiques. La globalisation de l'économie est l'imposition d'une loi par ceux qui ont les moyens de le faire. Descola, avec sa globalisation ontologique de l'écologie vient changer l'heure. L'écologie donne un sens autrement plus large à l'*oikos*. Un chez eux des humains mais de tous ! Un chez-eux des non-humains, bactéries et virus compris, mais comment ? Et, aussi, du non-humain climatique planétaire, CO2 inclus, mais comment ? Ceux qui disent connaître la réponse s'illusionnent et (se) mentent. Nous n'arriverons peut-être pas à nous y faire. Mieux vaudrait quand même essayer. En accroissant la profondeur de champ, en augmentant dans nos recherches les contenus et leurs liaisons. Justement, Philippe Descola le fait, ô combien !

### 3. 1ère obligation incontournable : être transdisciplinaire

Après 2 ouvrages, l'un ethnologique *La nature domestique* (1986), l'autre ethnographique *Les lances du crépuscule* (1993), Philippe Descola présente son anthropologie en 2005 dans un maître ouvrage au titre combatif : « *Par-delà nature et culture* ». En 2014, il en traite dans une série d'*Entretiens avec Pierre Charbonnier*, sous un titre constructif « *La composition des mondes* ». Descola (2017 : 12-32) évoque son enfance, sa jeunesse, les sentiments qui le traversent. Il entre mal dans la manière convenue de vivre. Il attend autre chose avec un désir de voyages vers les ailleurs et les autres. Il parle ensuite de la formation du bachelier de 1968, attiré par nombre de disciplines : la politique inséparable de l'économie le réfère à Marx. Vu la situation internationale, Descola (2017 : 56) choisit un engagement trotskyste pendant 3 ans mais finit par ressentir « un désenchantement par rapport à l'activité militante ». Vif admirateur de la littérature, il ne se sent pourtant pas l'âme d'un romancier ou d'un poète. La philosophie le tente et depuis Marx il

joue la remontée à Hegel et la déclinaison vers Althusser et Bourdieu. Il fait des réserves à l'égard d'une philosophie universitaire encore métaphysicienne, historique d'elle-même et euro-centrée. Des hasards d'enseignants et de lectures lui font découvrir l'ethnologie, celle des américanistes. Déjà Soustelle, en dépit de son implication politicienne. Il apprécie les liens que Maurice Godelier tisse entre l'ethnologie et la triade « philosophie, politique, économie ». Il lit et il entend Lévi-Strauss (1908-2009), le grand philosophe ethnologue de l'anthropologie structurale. Il l'admire pour sa personnalité, sa culture et son usage d'une méthode contrastive d'une exceptionnelle fécondité d'analyse et de synthèse. Il découvre aussi Haudricourt qui, le premier, observe de façon concrète deux sortes de relations opposées entre humains et non-humains : plantes et animaux bien ou mal traités comme politiquement aussi les humains (cf.5). Descola dispose donc à l'évidence d'une orientation d'ensemble transdisciplinaire. Elle va pourtant passer par la porte étroite d'un séjour d'étude en immersion pour l'ethnographie d'une tribu Jivaro, celle des Achuar en Amazonie équatoriale, à la frontière entre le Pérou et l'Équateur. Descola, philosophe déçu, politique retenu, préfère, lui et sa compagne, ethnologue aussi, rencontrer ce groupe spécifique d'humains « animistes » et vivre avec eux pendant près de trois ans.

#### 4. Paradoxe Ethnologie condition d'une trans-histoire écologique

L'ethnographie, étude sur le terrain d'un groupe humain singulier, remet ses contributions à l'ethnologie, étude et réflexion sur la diversité des *habitus* des êtres humains qui vivent aussi avec les non-humains dans des espaces-temps en évolutions différentes. L'ethnologie est une discipline hautement contradictoire, reposant sur la rencontre entre acteurs de ces deux sortes d'évolution. Le plus souvent les humains qui s'estiment plus évolués récusent les autres. Dans un contexte d'isolement plus grand et plurimillénaire, les indiens d'Amazonie ne sont pas autant contraints d'évoluer que les humains de l'Eurasie. La contradiction féconde de l'ethnologie tient à cet anachronisme irréductible. Or, il peut aussi produire trans-spatialité et trans-chronicité. Au-delà de l'ethnologie, l'anthropologie s'essaie à penser une trans-relation et sa trans-histoire. Mais comment ? Avec quels supports théoriques et pratiques ? Et avec quels contenus ? On reçoit souvent l'objection compréhensible selon laquelle, sans avoir besoin d'un tel décentrement, nombreux ont été ceux qui, en occident, ont témoigné de la nécessité d'un autre rapport-monde non seulement avec les autres humains mais avec les non-humains. Toutes les sources correctrices de nos conduites erronées sont les bienvenues et seraient à citer. Reste la spécificité de chaque source. Celle de l'ethnologie tient à plusieurs apports impressionnants. Elle nous réfère à des modes d'existences réellement partagés

entre humains et non-humains dépassant nos rapports « naturalistes » réduits en quantité et en qualité avec les plantes et les animaux. De plus, ces mondes mixtes - animistes, totémistes, analogistes - profonds et intenses qu'étudie l'ethnologie ont une durée bien plus grande que la durée du nôtre, naturaliste, survenu après. L'écologie, jeune discipline est, au plan de son existence et de ses pratiques, multimillénaire. Ces deux apports de l'ethnologie écologique de Descola (2017 : 242) - liens aux non-humains et très longue durée - l'ouvrent sur une trans-histoire. Descola est familier de l'adjectif transhistorique. Sa préoccupation principale est de déjouer le piège du « progrès » avec lequel le formatage naturaliste nous attrape facilement. Et pour cela il faut d'abord dés-historiciser (cf.7). Certes, il faudra peut-être ensuite ré-historiciser mais à un niveau supérieur (cf.10-12). Celui-ci mettra fin à la disqualification systématique de tous les passés. Mais aussi à celle d'un traitement méprisant de l'avenir qui va parfois jusqu'à proférer : « Après moi le déluge ! » Cette histoire, ainsi recomposée, n'usurpe pas la dénomination de trans-histoire destinale. Elle stimule l'anthropologie générale et la philosophie qui se partagent les questions du sens de l'advenue et de l'advenir des humains et des non-humains dans leur destin cosmique partagé. Grâce aux travaux de Descola, les contenus les plus généraux, les plus globaux de cette histoire sont compris comme d'abord d'ordre écologique. Il propose le premier ensemble pensé de faits raisonnés et suivis à travers les genèses pratiques et idéologiques des relations « humains, non-humains ». Il franchit un seuil fondamental tout à fait nouveau, celui d'une ethno-sociohistoire écologique de très longue durée jamais encore faite. Dans la perspective des récentes philosophies critiques (Sloterdijk, 1987 ; Demorgon, 2005 ; Vioulac, 2018), ce que Descola (2017 : 242) produit en premier c'est une véritable « Critique de la Raison écologique ». Elle est indispensable au devenir de l'Écologie comme science première, entière, destinale. Le passage par « la porte étroite » du choc reçu par l'ethnologie - confrontée à un collectif animiste - démontre sa fécondité extrême.

## **5. Liens forts entre humains et non-humains, virus et climat inclus**

Le lien entre l'éthique écologique non respectée et les tragédies antérieures puis actuelles des pandémies virales ne fait aucun doute. Ce lien est singulièrement personnifié par Frédéric Keck (2020, 2010) chercheur dont l'œuvre originale est en même temps très liée à celle de Descola. Avant même les bactéries, elles aussi pandémiques, les virus au destin desquels, et au nôtre, Keck ne cesse de s'intéresser, sont les premiers des êtres non-humains à la base des mondes de la vie. Comme Descola, Frédéric Keck est entre philosophie et anthropologie. Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939) est également situé entre ces deux disciplines ce que Keck (2008)

souligne dès le titre du livre qui lui consacre. Keck a également œuvré au musée du Quai Branly - Jacques Chirac comme Anne-Christine Taylor, anthropologue, épouse de Descola. Dès 2010, Keck publie un livre au titre choc inédit « *Un monde grippé* ». Faisant le bilan des « gripes » meurtrières successives et de leurs causes, il est tout à fait conscient d'une épidémie future. Il nous prévient de la situation d'impréparation où nous sommes la concernant. Et cela, dix ans avant le Covid-19 ! Il a poursuivi ses publications (2021) sur ces questions qui structurent notre tragique actualité planétaire. Descola (2017b : 99-105) pense que si nous avions mieux rencontré plus tôt des humains qui ne soient pas notre reflet en miroir, nous aurions pu apprendre beaucoup sur nous-mêmes et nos conduites inconsidérées à l'égard aussi des non-humains. Les esprits forts ricanent des animistes qui dialoguent même avec les grandes entités naturelles. Ils ignorent qu'ils ont aujourd'hui des voisins qui pensent comme les Achuar, tel Olivier Remaud (2021) qui publie *Penser comme un iceberg*. Claire Carré (2012 : 76-83) rappelle que les chercheurs de l'Écologie profonde publiaient déjà il y a quatre décennies un article d'Aldo Léopold (1983) dans un livre au titre éponyme *Penser comme une montagne*. Descola dit qu'il a été à ce sujet jadis « très influencé par André-Georges Haudricourt (1962) ». À travers son bref article « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », Haudricourt observe deux sortes de traitement de la nature et d'autrui. « Le premier type d'action est celui des céréaliculteurs ». Descola résume : « les plantes sont traitées en bloc et avec brutalité... on doit retourner le sol avant de planter, après quoi on scie la gerbe avec une faucille, pour ensuite dépiquer le grain en le battant » ... Ces opérations interviennent... violemment sur le végétal appréhendé comme un collectif ». Haudricourt, spécialiste de l'ère mélanésienne, y découvre un tout autre traitement à travers la culture de l'igname : « On réserve à chaque plan un espace dans lequel il va pouvoir se développer de lui-même ». Haudricourt parle d'« une amitié respectueuse ». Selon lui, le même constat peut être fait en ce qui concerne les animaux. Ainsi, le berger, par exemple méditerranéen, guide les déplacements de son troupeau : « Il choisit les points d'eau, porte les nouveau-nés, protège des prédateurs ». Sans être violente, l'action est imposée. En plein contraste, Haudricourt, lors d'un séjour en Indochine, découvre « des garçons accompagnant des troupeaux de buffles cinq fois grands comme eux ». Il ajoute que « Si un tigre menace, ils se mettent en cercle autour de leurs petits gardiens. Enfin, Haudricourt passe aux humains qui sont, eux aussi, soumis à ces deux sortes de traitement. Il n'évoque pas une éventuelle causalité à l'œuvre des non-humains aux humains ou l'inverse. Descola, chez les Achuar animistes, au milieu des années 70, ça fait bientôt un demi-siècle. À la fin du 20e siècle, lassé d'un horizon peu partagé en France concernant ses travaux, il s'apprête à signer un engagement avec l'université de Chicago. Le hasard en décide autrement. Française

Héritier a des raisons de quitter sa chaire au Collège de France. Elle lui offre de poser sa candidature pour lui succéder. Il sera facilement élu ; contrairement à Lévi-Strauss qui dût renouveler trois fois sa candidature. Ce nouvel enseignement et les recherches associées vont amplifier ses travaux et permettre leur meilleure connaissance. Aujourd'hui, Descola a pris sa retraite professionnelle après deux décennies au Collège de France. Il lui apparaît que, trop vite satisfaits d'être modernes et postmodernes, nous devons être plus prudents et penser autrement grâce à tous ceux qui l'ont fait depuis des millénaires. Non pour prendre leurs solutions comme nôtres. Juste comme avertissement contre notre certitude que nous avons, nous, la solution. Descola (2017 : 322) observe que nombre de ceux qui nous ont précédés ne se sont pas retranchés comme nous de leur environnement. Ils n'ont pas constitué la nature comme objet extérieur et sans voix, dont on peut faire tout ce que l'on veut. Ils n'ont pas perdu l'intuition qu'il y a des liens irréductibles entre les humains, les non-humains, le non-humain. Après ces animistes d'une époque où il n'est pas trentenaire, Descola (2017 : 281), au cours de séminaires à l'École pratique des hautes études, poursuit une enquête planétaire sur les conceptions que manifestent - sur les non-humains - les divers groupes d'êtres humains. Il s'explique : « Je n'emploie le terme de non-humain qu'à défaut d'un autre qui serait meilleur et surtout pour éviter d'employer la notion de nature » [comme réponse à tout ce qui permet d'éviter d'approfondir le réel]. Il ajoute : « Quand je parle de non-humain critique, je ne pense pas seulement aux animaux d'élevage, aux tigres ou aux baleines mais à cette foule d'entités qui sont en interactions constantes avec nous, depuis le CO2 jusqu'aux glaciers en passant par les virus ». Descola use des deux expressions, « les non-humains », « le non-humain ». Elles prennent en compte et en charge les « continuités-discontinuités ». Il ajoute : « au fond c'est une façon de parler du destin commun des choses et des hommes ». Cela nous « impose de repenser » notre existence collective avec la leur. Bref, tout simplement vivre et penser le réel. Et non nous en servir grossièrement, sans égard pour les autres.

## 6. Recherche empirique et recherche structurale

À partir de son étude ethnographique Descola voit s'amplifier et s'approfondir son objet de recherche. Celui-ci ne concerne plus les seuls humains entre eux mais l'ensemble des humains, et non-humains individualisés et du non-humain global. Et cet ensemble est situé dans un espace-temps réel multimillénaire. Le « vis-à-vis » entre des animistes et « un ethnologue occidental pose la question de la façon dont ce monde occidental lui-même doit être défini. Enfin, pourquoi ces deux mondes ainsi composés - « animiste » et « occidental, moderne » - seraient-ils les seuls ?

D'autres mondes ont été rencontrés ou peuvent l'être. Comment composent-ils « l'humain et le non-humain » ? Selon son propre récit, c'est au fil des années que Descola en vient à prendre en compte 4 ontologies. L'animisme et le totémisme d'origine préhistorique ont été rencontrés et formulés avant lui. Mal compris car non reliés logiquement entre eux. C'est alors que Descola ajoute à sa recherche empirique inductive une autre méthode de recherche d'ordre structural. Il s'agit d'une réflexion logique contrastive quant aux organisations possibles de « l'ensemble humain, non-humain ». Des questions se forment, reviennent, insistent. Comment les humains ont-ils bien pu se définir comme semblables ou différents des non-humains ? Et en quoi semblables ou différents ? Ces questions se croisent constituant un système logique de 4 orientations différentes. Descola (2017 : 28) associe clairement les deux méthodes. De l'empirique, *a posteriori*, il dit « des concepts peuvent surgir de la trame des choses et de leur observation, sans avoir en quelque sorte à la forcer ». De l'autre méthode, cherchant une hypothèse organisatrice a priori déclinable, Descola (2017 : 224) dit qu'elle est « un exercice d'ontologie structurale ». Avec elle, pour une part importante, les concepts (hypothétiques) précèdent les faits (à découvrir). Or, les deux méthodes (partir des faits, partir des idées) vont coexister et se conforter. Descola (2017 : 253) souligne la nécessité de la vérification empirique de l'hypothèse conceptuelle : « On ne sait si l'on avance sur le terrain conceptuel que si cela marche ou non à propos d'enjeux ponctuels et empiriques ». Descola explique la façon dont il a pensé l'ensemble grâce à cette 2e méthode. On a ainsi une occasion, sur son exemple personnel, de comprendre la fécondité du structuralisme. Certes il n'est pas à séparer d'autres modes de recherche mais il n'est pas davantage une modalité de recherche dépassée. Il n'a tort qu'exclusiviste. Nous verrons d'abord les bases théoriques auxquelles Descola s'est référé et les modifications qu'il leur apporte (cf.7). Avant de découvrir quel coup de dé logique, inspiré, l'a conduit à découvrir-inventer les 4 ontologies (cf.8).

## 7. Dés-historisation et recherche structurale renouvelée

Cette voie structurale lui est indiquée dans des œuvres nouvelles originales et fondatrices. Descola (2017 :109-112) évoque une « conjoncture un peu particulière alors dans l'histoire du Collège de France et dans celle des sciences sociales en général. Il y a eu un panthéon où Benveniste et Merleau-Ponty... ont été suivis par Lévi-Strauss, Barthes, Foucault, Leroi-Gourhan, Bourdieu, Vernant. » Peu après, il précise : « Bourdieu et Foucault étaient mes livres de chevet... ils me fournissaient des moyens plus immédiats que l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss... Au fond, de Bourdieu (1971) me vient l'idée d'une approche par les « schèmes » de la pratique... inspirée en partie de Lévi-Strauss, sous influence de Piaget, même si le

terme « schème » vient de Kant ». Un « schème » de fonctionnement a l'avantage en restant le même de recouvrir tout un ensemble de fonctionnements divers. Il porte donc en lui originellement une forme de généralisation. Descola évoque alors l'*habitus* mais fait une distinction : « Au lieu de décrire des *habitus historicisés*, des façons de faire et de penser ajustées à des situations sociales, assez fines, comme c'est le cas chez Bourdieu, j'ai cherché à mettre en lumière des dispositions pratiques qui ont un peu plus de stabilité *ontologique* et qui se situent en amont des *habitus* - et c'est en ce sens que j'ai utilisé la notion de schème ». C'est nous qui soulignons l'opposition entre les mots « historicisés » et « ontologique ». Ils mettent en vis-à-vis, d'un côté l'histoire et ses changements et d'un autre côté le système des êtres caractérisé par de la stabilité. Descola poursuit l'inventaire de ses références théoriques : « De Foucault, me vient l'attention portée aux grandes formations historiques et épistémologiques ». Il argumente. D'abord, il préfère *épistémè* à culture car culture est « depuis Boas étroitement arrimée à une langue et à un groupe social circonscrit dans l'espace ». À l'opposé, pour Descola (2017 : 112), « l'*épistémè* est moins descriptive, moins empirique et plus structurale [que la notion de culture] ; elle synthétise les conditions de possibilité des connaissances et donne à voir les connexions entre les différents codes organisant la production des normes... l'*épistémè* a été l'une des sources d'inspiration pour ce que j'ai appelé (ontologies ou...) « les modes d'identification » [des humains et des non-humains]. Mais il renouvelle la même critique : « comme avec l'*habitus*, j'ai dés-historicisé la notion d'*épistémè*... les modes d'identification ne sont pas des principes intégrateurs propres à une configuration temporelle » [historique]... ce sont des schèmes générateurs d'interférences d'actions, des modes de composition et d'usage des mondes. » Nous l'avons déjà vu, l'avantage de cette généralisation forte c'est que « ces modes peuvent se déployer sous des formes assez proches dans des contextes historiques très divers ». Sur le plan des filiations personnelles, Descola conclut : « Je suis autant un enfant de Bourdieu et de Foucault que de Lévi-Strauss ».

## 8. Le coup de dé d'une ontologie écologique quadruple

Descola (2017 : 114) n'hésite pas, après coup, à évoquer sa réussite, ce « structuralisme renouvelé ». Comment a-t-il procédé ? Toujours, non sans ressources trouvées chez ses prédécesseurs. Ainsi, du 1er contraste de base, élémentaire, Descola (2017 : 236) dit pourtant qu'il lui a été en quelque sorte confirmé par Marcel Mauss soulignant que : « l'homme s'identifie aux choses et identifie les choses à lui-même en ayant à la fois le sens des différences et des ressemblances. » Ce 1er contraste est alors ensuite spécifié par un 2e. Pour tout « l'ensemble des humains,

et non-humains individualisés », on distingue généralement leur physique apparent extérieur et leur intériorité psychique. Ces deux contrastes croisés (« semblable, différent » ; « extériorité, intériorité ») constituent l'invariant logique d'où part Descola (2017 : 233-234). Ce croisement décliné lui permet d'énoncer, de façon hypothético-déductive, les 4 compositions possibles « humains, non-humains ». Soit : 4 schèmes logiques ou modes d'identification ou ontologies. Il les présente en trois lignes. « Soit humains et non-humains ont la même intériorité et des « physicalités » différentes ; soit ils ont les mêmes « physicalités » et se distinguent par l'intériorité ; soit leurs intériorités et leurs physicalités sont identiques ; soit elles sont toutes différentes. » C'est son résumé le plus bref utile comme tel puisque Descola (2017 : 124-125) avait déjà fait une présentation plus précise, nommant « les 4 combinaisons possibles : ou bien les non-humains ont une intériorité de même type que la mienne, mais se distinguent de moi, et entre eux, par leurs capacités physiques, c'est ce que j'appelle l'animisme ; ou bien, au contraire, ils subissent le même genre de déterminations physiques que celles dont je fais l'expérience mais ils n'ont pas mon intériorité, et c'est le naturalisme ; ou bien encore, des humains et des non-humains partagent le même groupe de qualités physiques et morales, tout en se différenciant ainsi par paquets d'autres ensembles d'humains et de non-humains qui ont d'autres qualités physiques et morales en commun, et cela correspond au totémisme ; ou bien enfin chaque existant se démarque du reste par la combinaison propre de ses qualités physiques et morales qu'il faut alors pouvoir relier à celles des autres êtres par des rapports de correspondance, et j'ai baptisé cela du nom d'analogisme ».

#### **9. 4 ontologies : Animisme, naturalisme, totémisme, analogisme**

La séquence des quatre n'est jamais présentée de façon chronologique comme « préhistoire, histoire ». Elle relève d'autres perspectives, systémiques. Vient, d'abord, le contraste « animisme / naturalisme ». Cette précession est évidente dans le vécu du chercheur Descola. Mais c'est aussi une opposition aisément compréhensible par le grand public instruit. D'un côté, nous sommes formatés « naturalistes » par notre scolarité et notre ambiance culturelle courante. D'un autre côté, nous gardons quelque chose de l'animisme avec nos animaux domestiques intégrés aux familles. La présentation se poursuit. De nouveau par un 2e contraste : « totémisme, analogisme ». Cela correspond encore à la suite du vécu du chercheur Descola (2017 : 205-215). C'est tardivement qu'il a posé ce 2e couple d'ontologies en vis-à-vis réciproque éclairant. De même, aussi, la plupart des lecteurs ne sont pas à l'aise pour comprendre totémisme et analogisme. Le totémisme, découvert il y a déjà des siècles au Canada, a naguère encore suscité nombre de controverses.

Au sein même de l'œuvre de Lévi-Strauss. Dans *Le totémisme aujourd'hui* (1962) il propose une interprétation classificatoire mais, la même année, il laisse une interprétation différente dans *La pensée sauvage*. D'autres anthropologues, tels Luc Racine (1989) et Tim Ingold (1988), bien qu'« admirateurs de Lévi-Strauss » disent clairement que l'interprétation classificatoire ne convient pas au totémisme australien. Survient une « circonstance accidentelle » cruciale, Descola (2017 : 210-213) découvre l'ouvrage antérieur de Carl Georg von Brandenstein (1982) qui traite des noms de totems dans les langues australiennes. Dans une simple note, Descola trouve « une observation décisive » dont, dit-il « le linguiste n'a probablement pas mesuré lui-même la portée : les noms de totems animaux ne sont pas des noms d'espèces animales mais des noms de qualités... lesquelles désignent aussi bien les membres humains que non-humains de ce groupe... Ainsi, des Nungar du sud-ouest australien... organisés en moitié exogames d'après deux oiseaux, le cacatoès blanc et le corbeau ». Or, les noms autochtones de ces animaux relèvent de caractéristiques générales : « l'attrapeur », « le guetteur ». Dès lors, le groupe totémique réunit des humains et toutes sortes de non-humains qui sont parents du fait de cette caractéristique principale commune d'être « attrapeur » ou « guetteur ». Descola (2017 : 211) conclut : « l'identification ne prend pas pour objet un corbeau ou un cacatoès, observables dans l'environnement » [En prétendant absurdement que tous les êtres du groupe totémique sont des corbeaux ou des cacatoès]. Descola (2017 : 212) poursuit : « Ces espèces constituent bien plutôt des exemples objectifs singuliers...qui transcendent les différences morphologiques et fonctionnelles apparentes pour mieux souligner un fond commun de similitudes ontologiques... ». Par ailleurs, la discontinuité existe car d'autres caractéristiques réunissent en groupes totémiques multiples humains et non-humains qui en relèvent ensemble. La continuité règne dans chaque groupe. La discontinuité est située « à une autre échelle entre chacun de ces « blocs » d'humains et de non-humains qu'on appelle les groupes totémiques ». Après cette intelligibilité du totémisme, Descola (2017 : 214-215) aborde la dernière ontologie « l'analogisme », ni découverte ni nommée avant lui, et elle aussi pas si facile à bien comprendre. Descola, sans en mesurer alors toute la signification ne connaissait qu'un cas ethnographique isolé nommé le « double animal », le *tona*. Un humain et un non-humain qui n'ont rien en commun partagent une unique analogie : ils naissent et meurent le même jour. Par ailleurs, Descola (2017 : 216-217) découvre, des analyses de Foucault sur la pensée de la Renaissance européenne et de Granet sur la pensée de la Chine ancienne. La pleine compréhension des caractéristiques de l'analogisme ne découle qu'ensuite de sa place dans le système des quatre ontologies, fruit du coup de dé de son hypothèse contrastive systémique. Sur ce type de « coup de dé », pour que Descola n'apparaisse pas isolé, rappelons-en l'ancienneté et la

généralité. Le même processus s'est présenté dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle à Mendeleïev en sciences physico-chimiques. Après plusieurs échecs, c'est quand il croise les poids atomiques et les valences qu'il parvient à une classification périodique cohérente des éléments. Et, bénéfice supplémentaire, des cases vides précisent (déjà en partie par leur place) ce que sont tels éléments manquants. Pour le radium et le polonium, Pierre et Marie Curie les trouveront fin 19<sup>e</sup>. Nous verrons ci-après (cf.10-12) les autres bonnes surprises de Descola concernant sa découverte-invention de l'analogisme. Selon celui-ci, chacun des êtres innombrables de la grande chaîne des êtres est posé comme différent en tout de tous les autres. Pour penser ensemble ces différences, les analogies sont précieuses. Elles les présentent comme accomplissant une même fonction, par exemple organisatrice. Ainsi à travers les innombrables hiérarchies : « chef de... / et subordonné de ». Les deux ontologies du totémisme et de l'analogisme mettent chacune l'accent sur une perspective prégnante qui leur donne un sens « universel » en profondeur. Pour le totémisme, c'est la réalité effective que certaines caractéristiques aussi bien physiques que morales peuvent très bien rapprocher des humains et des non-humains. D'où ces caricatures figurant des humains sous des traits caractérisant des plantes (poire) ou des animaux (renard, taureau, âne). Michel Serres (1930-2019) a développé ce point (2009). Pour l'analogisme, c'est la réalité d'un primate et d'une prégnance de l'unicité de chaque être, unicité qu'il faut cependant maintenir associée à l'ensemble de toutes les autres unicités. Reste que la réalité multiple, évolutive, est inévitablement plus complexe que les processus schématiques qui ont pourtant permis de mieux la découvrir. La méthode structurale contrastive est expérimentale ; elle doit trouver sa vérification dans le réel. Mais y renoncer, sous prétexte du caractère incertain, aléatoire de l'hypothèse, serait se priver de chances d'atteindre plus vite l'intelligibilité du réel.

## **10. Les 4 ontologies écologiques ouvrent sur une trans-histoire ouverte**

Descola (2017 : 238) voudrait pouvoir simplifier en parlant de quatre « visions du monde ». Mais il se reprend. Déjà, il n'y a pas « le » monde mais des mondes. Ensuite, les ontologies ne sont pas des « visions » mais des compositions qui résultent des façons différentes dont les humains se co-définissent eux et les non-humains. Dans ces conditions, la dés-historisation accomplie peut ensuite, nous l'avons dit, revenir à l'histoire mais à un tout autre niveau. Les 4 ontologies écologiques, mentales et pratiques relèvent de données d'une généralité si haute qu'aucune périodisation les concernant ne peut constituer une frontière temporelle assurée. Elles ne se succèdent pas de façon linéaire mais s'accompagnent de primat ancien de l'une en primate nouveau d'une autre. Elles coexistent voire composent

selon lieux et temps. Cette écologie générale quadruple, première et entière est, pour une large part, à la source des autres inventions humaines en tout domaine. Les « vérifications-falsifications » sont à l'œuvre dès 2005. Les 4e et 5e parties terminales de *Par-delà nature et culture* leur sont consacrées. Elles abordent les grands domaines de l'expérience humaine : l'organisation des collectifs, les usages du monde, l'écologie des relations. Sur ce dernier point, les six relations testées par Descola, sont trois réversibles « don, prédation, échange » et trois asymétriques « production, protection, transmission. Nous en avons traité ailleurs, notamment à propos du naturalisme et de sa crise de tout relationnel, ramené de plus en plus au concurrentiel sans limite (Demorgon 2016 : 192-197). Après 2005, la vérification-falsification s'est prolongée dans un autre domaine - l'iconologie - les représentations imagées. Certes, celles-ci varient en fonction des quatre ontologies mais, davantage, elles en précèdent l'émergence ou en tout cas elles devancent leur futur primat. Descola (2010b) rappelle l'exposition (Musée du quai Branly - Jacques Chirac) qu'un livre accompagnait. La puissance de la synthèse proposée par Descola devient ainsi de plus en plus manifeste. Cette synthèse bouleverse l'histoire, l'élargit à la préhistoire, réinterprète ses périodes de façon plus cohérente et unifiée. Cette synthèse rend même compte de l'évolution des contenus culturels dans les divers domaines de l'expérience. L'anachronisme relatif des 4 ontologies les rend d'autant plus disponibles pour un avenir destinal. Cela fonde une trans-histoire aux capacités rétrospectives et prospectives supérieures. Descola (2017 : 242) le montre (nous y revenons ci-après) et, s'il ne prend pas le risque du néologisme « trans-histoire », l'adjectif transhistorique lui est familier.

### 11. L'onto-écologie et l'intelligence du monde. Analogisme et histoire

Il y a certes un « miracle Descola » qu'il était nécessaire de comprendre. Descola (2017 : 224-233), joue du croisement des deux grandes méthodologies. L'une, empirique, se réfère toujours au réel immédiat (le chemin de la nature visible) ; l'autre se réfère à la pensée organisatrice (le chemin de la logique de l'esprit). Ces deux chemins, ensemble, sont très féconds. Sauf si ceux qui s'y avancent ne veulent pas voir telle partie du visible sur le premier ; ou ne veulent pas tenir compte de telle contradiction logique sur le second. Naturalistes, nous faisons souvent l'un et l'autre. Ces deux aveuglements vont doublement mutiler le réel qui ne manque pas de contrarier alors nos attentes erronées. Leibniz s'est jadis posé le problème de la compréhension du réel par les humains. Il avait convoqué Dieu. C'était lui qui mettait les horloges du réel et de l'esprit humain à la même heure. Descola (2017 : 221) cite Piaget (1896-1980) qui dans son tableau épistémologique en neuf cases met Leibniz au début et lui à la fin. Il s'est justifié en précisant que seule une

coopération de haute qualité dans « les changements d'heure » pouvait continuer à produire l'accord des deux horloges. Descola (2017 : 227) n'utilise pas d'allégorie mais d'un langage inventé *ad hoc* à la suite de Lévi-Strauss. Il dit : « Il existe une continuité d'ordre naturel entre « les états de la subjectivité et les propriétés du cosmos ». Il ajoute qu'il est d'accord avec « cette gnoseologie moniste qu'il retrouve chez Merleau-Ponty, Varela, James Gibson et, comme Lévi-Strauss l'indique, chez Spinoza ». Après toutes les « découvertes-inventions » accomplies sur ces bases systémiques dans des sciences « dures », celles de Descola (2017 : 228-233) sonnent un très grand changement d'heure dans les domaines des sciences sociales. Descola en a bien conscience et le répète à propos de l'ontologie analogiste en relation à l'histoire. Il dit : « Aussi loin qu'on aille dans le monde du Proche-Orient et de l'Égypte, on trouve les caractéristiques de l'analogisme ». Lors d'un entretien avec Descola pour *Actu-Philosophie*, le philosophe journaliste Nicolas Rousseau (2010) aborde le thème de l'analogisme. Il précise que, pour cette ontologie, « il s'agit d'englober harmonieusement des êtres tous dissemblables répartis sur une sorte d'échelle graduée. » Descola fait écho : « C'est arriver à totaliser. Dans un système où tout est singulier, arriver à prendre un point de vue unitaire sur ces singularités ». Toujours sans être démenti, N. Rousseau complète : « il faut alors trouver un personnage supérieur sur qui repose l'harmonie. » On comprend qu'il s'agit de la nécessité de parvenir à l'unification harmonique, sinon harmonieuse, de sociétés massives très diversifiées, très composites. Or, une contribution cognitive fondamentale relève de la souplesse de tissage des différences qu'opère l'analogie. Cette unité écologique de l'analogisme à travers les espaces et les temps, incroyable à première vue, se comprend donc bien quand elle est reliée au problème général des difficultés de constitution des sociétés massives, diversifiées et durables. Au fil du temps d'autres chercheurs font écho à l'analogisme. Ainsi, Geoffrey Lloyd (1992, 1966) : « son premier livre *Polarity and analogy* porte sur l'usage de l'analogie dans la pensée grecque... L'idée d'analogisme est aussi sollicitée comme moyen de comprendre les États méso-américains. » Descola (2017 : 224) a toujours précisé : « Indépendamment de la vraisemblance de cette grammaire des ontologies, c'est l'usage qui en sera fait par des anthropologues, des historiens, des sociologues, des géographes qui finira par valider ou non son bien-fondé ». Il poursuit : « les premiers résultats sont prometteurs notamment en histoire et j'ai été le premier surpris de voir l'enthousiasme avec lequel des médiévistes, des sinologues ou des hellénistes se sont emparés de cet instrument analytique ». Il conclut : « Au fond il est possible que je sois tombé de façon quasiment accidentelle sur un outil très puissant et dont je ne mesurais pas le rendement au départ ». Puissant, cet outil l'est en effet puisque l'une des quatre ontologies découvertes-inventées, l'analogisme, à lui seul, couvre déjà les millénaires de l'histoire antique et médiévale. L'analogisme n'a

d'ailleurs pas disparu. Il continue de jouer un rôle mal compris (cf.12) par ceux qui le pensent périmé. D'une façon générale, le naturalisme reste dans une position autocentrée. Son centre c'est la globalisation économique. Il marginalise la précédente globalisation politico-religieuse. Cela le prive de prendre pleinement en considération la seule globalisation prioritaire pour l'avenir. Pour celle-ci, humains, non-humains, non-humain sont compris comme distincts mais inséparables. Cela porte un très beau nom. Cela s'appelle l'écologie pleine, entière et première. Puisque notre esprit naturaliste est entiché de concurrence. Tout se joue en effet entre l'économie régnante encore et l'écologie demain reine si les humains font primer non leur enfermement sur eux-mêmes mais leur ouverture à tout l'Autre. Nous sommes à cette aurore.

## 12. Ontologie politique. Naturalisme, capitalisme, Chine analogiste

Comment les 4 ontologies font face au présent et à l'avenir ? Surtout la 4e, le naturalisme, puisque à partir de lui, depuis plus de trois siècles, l'Occident domine le destin en cours des humains et des non-humains. Peu après *Par-delà nature et culture*, Michel Serres publie, déjà cité, son petit livre (2009) qui montre que les 4 ontologies - sans être nommées comme telles - sont devenues un trésor commun de l'humanité à l'origine de multiples inventions antérieures, actuelles et sans doute à venir. Grâce à elles « écrivains, savants et philosophes » peuvent « faire le tour du monde ». Dans son entretien avec Descola, N. Rousseau (2010) s'interroge aussi sur le devenir des ontologies : « Pour vous qui avez étudié ces quatre schèmes, est-il possible d'aboutir, sinon à une synthèse d'eux, du moins à une vision moins partielle et partielle des rapports entre l'homme et le monde ? ». Descola réagit : « Une vision unitaire ? Non, ce n'est pas mon genre les synthèses œcuméniques. ». Il retrouve la terre ferme des oppositions ontologiques en indiquant leur profonde portée politique : « Ce n'est pas parce que les peuples premiers totémistes et animistes sont peu nombreux que leurs ontologies sont récusables ». Par ailleurs, si l'on cherche des sociétés massives qui se conforment encore à leur ontologie originelle, la Chine est toute indiquée même si elle fréquente le naturalisme. Pour Descola : « des antagonismes très forts entre l'Occident... et la Chine » ont bien à voir avec l'opposition de leurs ontologies. Il explicite : « du point de vue de la théorie politique, le système des gouvernements collectifs qui s'est mis en place avec l'idéologie des Lumières, déjà naturaliste - position des sujets, égalité isométrique - va à l'encontre des modèles analogistes qui permettent de penser l'intégration d'une foule de sujets par des dispositifs d'équilibre. Les Chinois parlent d'harmonie. Le mandat céleste de l'Empereur était de maintenir l'harmonie entre les composantes humaines et non-humaines de l'Empire. Ce que fait

le secrétaire général du Parti communiste. C'est la même chose aujourd'hui. Il y a un affrontement d'un modèle contre un autre... Les oppositions ontologiques sont toujours là ... Les malentendus sont toujours là... la synthèse œcuménique n'est pas pour demain ». Au détour de l'échange, Rousseau dit : « Vous dénoncez ... ». Descola le reprend : « Je ne dénonce pas, j'analyse ».

### 13. Pandémies, Politique de la Terre, Politique du Cosmos

Dix ans plus tard, les choses ont bien changé. Descola est pour *Le Monde* avec Nicolas Truong. L'entretien titre : « Nous sommes devenus des virus pour la planète ». Descola (2020) s'explique : « Un virus est un parasite qui se réplique aux dépens de son hôte, parfois jusqu'à le tuer. C'est ce que le capitalisme fait avec la Terre depuis les débuts de la révolution industrielle, pendant longtemps sans le savoir ». *Par-delà Nature et Culture* (623 p.) dispose d'un excellent index général (12 p.). Le terme « capitalisme » n'y figure pas et nous n'avons pas souvenir de l'y avoir rencontré. Dans l'entretien limité que nous évoquons, le mot « capitalisme » est répété, accompagné de « marché », « compétition », « profit », « appropriation », « exploitation ». Toutefois, le « Nous » du titre suppose que les humains sont collectivement impliqués. Par ailleurs, Descola souhaite distinguer mais non séparer ontologie et politique. Il indique à quel point le capitalisme est référentiel à l'idéologie du naturalisme : « Au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, a commencé à se mettre en place en Europe une vision des choses que j'appelle « naturaliste », fondée sur l'idée que les humains vivent dans un monde séparé de celui des non-humains. Sous le nom de nature, ce monde séparé pouvait devenir objet d'enquête scientifique, ressource illimitée, réservoir de symboles. Cette révolution mentale est l'une des sources de l'exploitation effrénée de la nature... en même temps que du développement sans précédent des connaissances scientifiques ». Donc, un mélange de conséquences positives et négatives. Ainsi, « la pandémie est un réactif qui condense... certains traits du système qui régit le monde actuel, le capitalisme postindustriel... D'abord, la dégradation et le rétrécissement sans précédent des milieux peu anthropisés du fait de leur exploitation par l'élevage extensif, l'agriculture industrielle... l'extraction de minerais et d'énergies fossiles. Or les grandes pandémies partent des zoonoses à partir desquelles des maladies se propagent d'espèce en espèce ; leur diffusion est donc en grande partie dépendante des bouleversements écologiques ». Par ailleurs, Descola nuance le titre de l'entretien : « Le « nous » n'a guère de sens si l'on songe que le microbiote de chacun d'entre « nous » est composé de milliers de milliards d'« eux » ; ou que le CO<sub>2</sub> que j'émet aujourd'hui affectera encore le climat dans mille ans. Les virus, les micro-organismes, les espèces animales et végétales que nous avons modifiés

au fil des millénaires sont nos commensaux dans le banquet parfois tragique de la vie. Il est absurde de penser que l'on pourrait en prendre congé pour vivre dans une bulle ». Alors interrogé sur les remèdes indispensables, Descola répond : « On peut toujours rêver. Mais, en vrac : instauration d'un revenu de base ; développement des conventions citoyennes tirées au sort ; impôt écologique universel proportionnel à l'empreinte carbone ; taxation des coûts écologiques de production et de transport des biens et services ; développement de l'attribution de la personnalité juridique à des milieux de vie... Quand la nature est reconnue sujet de droit, cela permet au moins de réguler les activités industrielles ». Il resitue ces perspectives dans une politique d'écologie entière et profonde. « Une politique de la Terre entendue comme une maison commune dont l'usage n'est plus réservé aux seuls humains ». Il souligne que cela implique « une révolution de la pensée politique de même ampleur que celle réalisée par la philosophie des Lumières puis par les penseurs du socialisme. » Descola se réfère au « cosmopolitique » qui devrait « prendre toute sa portée au sens littéral » et engendrer une « politique du cosmos ». Au cœur d'un ensemble d'actions et de pensées contrastives reconnues, une « écologie-économie-éthique » créative devrait devenir praxis destinale.

#### 14. Écologie néoténique en vis-à-vis de l'autre et de l'infini

Que conclure sur l'opposition, le « dualisme », la coupure du titre *Par-delà nature et culture* ? Descola (2010a), cinq ans après, titre un autre ouvrage *Diversité des natures, diversité des cultures*. Plus tard, on a *Cultures* (2017b) puis un livre collectif : *Les Natures en question* (2018). L'intitulé choisi par Descola pour désigner sa recherche et son enseignement au Collège de France était « Anthropologie de la nature ». Magnifique invention ! Certes, le concept de nature est devenu une évocation idéologisée du réel que se donne l'ontologie naturaliste. Il ne faut pas l'accepter comme étant « le » réel. C'est l'une des ontologies et elle domine actuellement en repoussant les trois autres. Il faut voir ce naturalisme comme logique possible de l'esprit humain et le mettre en perspective anthropologique. Le philosophe Victor Untila (2018) met déjà cela en œuvre dans une optique voisine. Sur ces questions, Descola (2017 : 126) fait une brève mais cruciale évocation selon laquelle le travail des anthropologues actuels s'inscrit dans la continuité de l'anthropologie philosophique. Cela semble relever d'une réflexion en suspens. Or, le naturalisme met l'intériorité humaine en majesté si excessive que cela vaut reconnaissance de droits abusifs à dégrader la nature. Le naturalisme minore à l'excès l'intériorité animale. La continuité de l'évolution du monde du vivant à l'humain est déniée. La compréhension du sens des discontinuités est délaissée, telle l'émergence longue et diversifiée des hominidés. L'anthropologie philosophique allemande

s'est, depuis près d'un siècle, posé ces questions. Par exemple, Helmut Plessner (1892-1985), dans *Les degrés de l'organique et l'homme* (1928, 2003). Cette œuvre majeure n'a été traduite en français qu'en 2017. Dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le biologiste allemand Julius Kollmann (1834-1918) propose, en 1884, le concept de « néoténie » (juvénilité maintenue). Chez l'animal, tel l'axolotl, un déficit du milieu barre la maturation sexuelle. Cet animal reste en jeunesse mais s'invente alors son nouveau mode de reproduction. Ainsi, menacée de disparition, une espèce nouvelle est née à partir de son enfance maintenue. Chez l'humain, la néoténie est source d'une ouverture adaptative persistante, une sorte d'éternelle jeunesse de l'étonnement et de la connaissance, une vocation à l'exploration infinie. Des centaines de livres sont consacrés à la néoténie sans qu'elle parvienne à être bien comprise. Pour G. Chapouthier et A. Policar (2015), toujours trop ignorée, la néoténie est à relancer. Descola (2005 : 258-268) n'en traite qu'indirectement à travers la mystérieuse intériorité spirituelle qui pour le naturalisme différencie radicalement *homo sapiens* des animaux qui l'ont précédé. Descola s'avance alors de façon savante, en s'interrogeant : « un homme sans esprit ? Cette étude s'achève dans l'humour : « Autant dire que l'esprit a encore de beaux jours devant lui avant de dévoiler en entier sa nature physique au regard inquisiteur de l'idéographie ». Ce travail est à poursuivre comme celui du parcours de la « réversion » néoténique depuis ses origines dans le monde du vivant, soit avant puis avec les étapes de l'homínisation. Et après avec celles en cours laborieux de l'humanisation. On doit à Victor Untila (2018) un texte documenté qui évoque tout cela. En référence au philosophe belge Henri Van Lier (1921-2009) qui pose la néoténie au cœur de son *Anthropogénie* (2004 : 6). Profondément écologique, la néoténie n'est pas un programme dotant l'être humain d'une « nature » exceptionnelle. Elle est possibilité d'un devenir destinal conscient pour des êtres humains se mettant en relation à tout le non-humain, à l'infini. La réouverture onto-écologique de Descola est inévitablement à coupler avec la néoténie. Comme, par ailleurs, avec l'interculturel renouvelé, celui d'une « écologie, économie, éthique ». Qu'entre les êtres il y ait des supériorités et des infériorités sur tel ou tel point, cela va de soi. Mais aucune partie du tout cosmique n'a vocation à s'absolutiser. La néoténie fait bénéficier l'humain de l'interaction « méta-communication, métacognition ». Ces deux possibilités liées ne sont comprises et fécondes que si elles sont exercées en étendue et en profondeur. Alors peut surgir, chez chacun, la *metanoïa* (intuition, eurêka, chemin de Damas) qui dénoue le formatage culturel aveuglant et réfère l'humain à sa vraie puissance incomprise, délivrant l'éthique. La néoténie, écologique, fonde l'humain en « éternel enfant » qui peut toujours apprendre de tout ce qu'il éprouve (Demorgon, 2017 : 159-182 ; 2016 : 201-232). Cependant, la néoténie peut aussi ne pas se reconnaître (fréquemment) ou se pervertir. Elle laisse alors émerger un

étrange animal, l'apprenti-sorcier, « naturaliste », autocentré sur des totalités réduites qu'il veut toujours accroître et rarement partager. Au sein de l'aventure affective et cognitive de Philippe Descola né au mitan du 20<sup>e</sup> siècle, l'œuvre qui en résulte couvre le dernier quart du 20<sup>e</sup> et le premier quart du 21<sup>ème</sup> siècle. Au diapason de ce que nous vivons, cette aventure et cette œuvre accompagnent et devancent évolutions et évènements. Autant les comprendre pour réduire les tragédies en cours entre humains et non-humains et tout le non-humain planétaire et cosmique. Nous devons les considérer autrement pour mieux prévenir, inventer, composer. Dépollution, réduction et conversion du CO<sub>2</sub>, recyclage des déchets, anticipation des astéroïdes comme des virus, ingénierie solaire, reforestation, etc. Bonne chance aux altruistes impénitents pour convertir à l'écologie néoténique l'irréductible *homo economicus* !

## Bibliographie

- Bourdieu, P. 1971. *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Droz.
- Brandenstein, C.G. von. 1982. *Names and Substance of the Australian Subsection System*. The University of Chicago Press.
- Carré, Cl. 2012. « Penser comme un corps ». *3<sup>e</sup> millénaire*, n° 105, p.76-83.
- Chapouthier, G. Policar, A. 2015. « La néoténie humaine : une idée à relancer ». *Pour la Science*, n° 452, p.14-15.
- Demorgon, J. 2017. *Omul antagonist*. trad. : Victor Untila. Bucuresti : Editura Fundatiei România de Mâine.
- Demorgon, J. 2016. *L'homme antagoniste*. Paris : Économica.
- Demorgon, J. 2005. *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*. Paris : Économica.
- Descola, P. 2019. *Une écologie des relations*. Paris : CNRS.
- Descola, P. 2018. *Les natures en question*. Paris : O. Jacob.
- Descola, P. 2017a, 2014. *La composition des mondes. Entretiens avec P. Charbonnier*. Paris : Flammarion.
- Descola, P. 2017b. *Cultures*. Paris : Le Pommier.
- Descola, P. 2015, 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard.
- Descola, P. 2010a. *Diversité des natures, diversité des cultures*. Paris : Bayard.
- Descola, P. 2010b. *La Fabrique des images. Visions du monde et formes de la représentation*. Paris : Somogy.
- Descola, P. 2006 [1993]. *Les lances du crépuscule*. Paris : Pocket, Plon.
- Descola, P. 1986. *La Nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris : MSH.
- Haudricourt, A.-G. 1962. « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ». *L'Homme*, tome 2, p. 40-50.
- Ingold, T. 1998. « Totemism, Animism, and the Depiction of Animals ». *Pori : Frame Art Museum*, p.181-207.
- Keck, F. Morvan, A. 2021. *Chauves-souris. Rencontres aux frontières entre les espèces*. Paris : CNRS Éd.

- Keck, F. Morvan, A. 2020. *Les Sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*. Paris : Poche.
- Keck, F. Morvan, A. 2010. *Un monde grippé. Enquête sur une peur collective*. Paris: Flammarion.
- Keck, F. Morvan, A. 2008. *Lévy-Bruhl. Entre philosophe et anthropologie*. Paris : CNRS.
- Leopold, A. 1983. *Thinking Like a Mountain*. Norfolk: Heretic Books.
- Lévi-Strauss, E. 1962. *Le totémisme aujourd'hui*. Paris : PUF.
- Llyod, G. 1992, 1966. *Polarity and analogy in Early Greek Thought*. Cambridge: U.P.
- Plessner, H. 2003, 1928. *Die Stufen des Organischen und der Mensch. Einleitung in die philosophische Anthropologie*. Berlin: Suhrkamp.
- Racine, L. 1989. « Du modèle analogique dans l'analyse des représentations magico-religieuses ». *L'Homme*, vol. 29, n°109, p. 5-25.
- Remaud, O. 2021. *Penser comme un iceberg*. Paris : Actes Sud.
- Rousseau, N. 2010. « Entretien avec Ph. Descola : Autour de *Par-delà nature et culture* ». *Actu-Philosophia*, 15.10, p. 1-22.
- Serres, M. 2009. *Écrivains, savants et philosophes font le tour du monde*. Paris : Le Pommier.
- Sloterdijk, P. 1987. *Critique de la Raison cynique*. Paris : Éd. Bourgeois.
- Untila, V. 2018. Anthropogénie des langues-cultures (Henri Van Lier). Approche, théorie et/ou paradigme, *Intertext 1/2*, Chişinău : ULIM, p. 31-49.
- Van Lier, H. 2010. *Anthropogénie*. Liège : Les impressions nouvelles.
- Van Lier, H. 2004. *Le tour du monde en 80 thèses*. Musée de la Maison d'Érasme, Bruxelles.
- Vioulac, J. 2018. *Approche de la criticité. Philosophie, capitalisme, technologie*. Paris : PUF.